

La vie en pente douce

Arlette GELABERT



Arlette Gelabert

La vie en pente douce

© Arlette Gelabert, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3792-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À l'amitié, À l'amour

Ne jamais exagérer le mal qu'on peut faire aux autres. Leur laisser ce plaisir.

(Daniel Pennac, *Au bonheur des ogres*)

CHAPITRE I

*« Une famille vivant unie de corps et d'esprit est une rare exception »
(Honoré de Balzac).*

1

Me voici affalée en terrasse, consumée par une sorte de fièvre, après ce qui vient d'advenir. Autour de moi, tout paraît calme, serein. Il fait très chaud en cet après-midi d'été. Je sirote distraitement un Vittel-menthe. Un léger voile de chaleur sature l'air. Heureusement, il s'accompagne d'une petite brise artificielle renvoyée par des brumisateurs disposés aux quatre coins de l'espace. Les clients parlent à voix basse. Gestes lents, voix assourdies, regards atones en accord avec la température ambiante. Mon cerveau aussi est en ébullition. Rien ne peut apaiser sa tension. Je ne peux m'empêcher de repasser en boucle la série d'évènements qui m'ont conduite ici. Un mini-drame en trois actes : l'invitation, la révélation, la déflagration.

Clément m'a invitée à l'anniversaire d'Élodie. Trente ans, farouchement célibataire, Élodie est sa première fille, sa première louve à avoir aiguisé ses quenottes sur le cœur trop tendre de mon ami. Je la vois encore entrer dans la maison. Engoncée dans une robe longue de couleur mauve qui moule ses formes, elle ressemble à un tronc d'arbre qu'on aurait habillé pour une fête de campagne. Cette tenue est surprenante pour qui l'a toujours vue porter des robes amples dans le but de cacher ses contours. Toutefois, sa beauté est concentrée dans son visage à l'ovale parfait, sa peau laiteuse de blonde, les boucles de ses cheveux châains, ses lèvres presque obscènes, dessinées comme dans un album de Manara.¹

Mais surtout, il y a son regard démesuré, d'un bleu aussi profond que la nuit. Son visage est fascinant. Il semble appartenir à un autre corps, posé sur des épaules de catcheur par erreur. Une composition à la Magritte². Sans ce visage exceptionnel, Élodie serait véritablement moche, d'une laideur unanimement reconnue. Toute petite, son côté pataud avait quelque chose d'attendrissant. On se disait, elle va s'affiner en grandissant. Mais le bébé trop grand, trop gros qui avait déchiré les chairs de sa mère en forçant le passage n'a fait que croître en hauteur, en largeur, en raideur.

J'avais deviné depuis longtemps que cette célibataire endurcie, exaspérée par les roucoulandes maternelles, cachait un secret sous cette carapace massive.

Comment Clément et Solène ont-ils pu être aveugles à ce point ? Élodie a grandi dans le mensonge. D'abord le sien vis-à-vis d'elle-même, jusqu'à ce qu'elle découvre vers l'âge de dix ans que son regard s'arrêtait plus volontiers sur les courbes de ses petites camarades que sur les épaules des garçons. Ensuite, il lui a fallu, en tant que première-née, coller à l'image rêvée de ses parents. Être la petite fille modèle d'une maman éducatrice de jeunes enfants, à la bienveillance douceâtre et l'amour sucré, a de quoi vous éloigner à jamais de la mignardise des gestes d'amour. Avec Solène, on nageait en plein cliché.

C'était au mois d'août. Encore une belle journée d'été chaude et lascive. Clément avait décidé de me présenter enfin celle qui allait devenir sa femme quelques mois plus tard. Nous avions rendez-vous dans un café du Châtelet. Il avait 25 ans, et moi, trois de plus. Solène était arrivée avec l'insolence de ses 20 ans. L'air d'une « Perrette et son pot au lait ». Blonde aux yeux bleus de candeur, les cheveux soigneusement remontés en chignon sage, alors que ma nuque transpirait sous mes longs cheveux auburn de l'époque et que mon front gouttait de sueur.

Je l'ai immédiatement détestée pour cette perfection naturelle, sans effort. J'ai pensé : elle fait partie de ces gens qui ne font jamais de tache en mangeant, j'en suis certaine.

Et cela s'est avéré. Jamais la moindre maladresse, jamais une éclaboussure, une feuille de salade coincée entre deux dents, qu'au demeurant, elle a blanches et droites, carnassière, louve parmi les louves, comme je m'en apercevrais plus tard. J'avoue ne pas être très objective avec la femme de mon ami. Dès cette première rencontre, je l'ai trouvée indigeste, trop propre, trop lisse, trop parfaite. Jamais un mot plus haut que l'autre ! Je lui envie son rire qui sonne comme une cascade d'eau fraîche, tandis que le mien résonne et tonne comme un jour d'orage sur les parois d'une montagne.

À l'adolescence, Élodie a retrouvé le mordant de l'enfance. La naissance de ses sœurs l'avait petit à petit cantonnée dans une vie en demi-teintes, discrète, voire effacée. En pleine rébellion contre sa mère, elle est devenue un mélange de punk et de gothique. Sans aller jusqu'à se scarifier ou porter des piercings, elle maquillait ses yeux à coups de grand trait de mascara, s'habillait de noir avec de lourds bracelets cloutés aux poignets, portait des chaussures de motards et

arborait une coupe de cheveux ultracourte qui lui donnait un look trash, façon Sex Pistols³.

Elle ne fréquentait aucun garçon, mais pas de fille non plus. Elle exprimait sa révolte dans une absolue solitude et la plus totale incompréhension de ses parents.

L'admirable Solène semblait complètement dépassée par cette transformation spectaculaire de son « bébé » ainsi qu'elle s'obstinait à appeler sa fille. Quant à Clément, je me souviens qu'il avait consulté un ami psy, lequel l'avait rassuré en lui expliquant qu'il s'agissait d'une transgression classique à l'adolescence.

Élodie travaillait-elle bien en classe ? Continuait-elle à manger normalement ? Pas d'anorexie ? Pas de comportement suicidaire ? Alors, tout allait bien. Pourtant, il suffisait de l'observer à la dérobée pour s'apercevoir qu'elle souffrait. Elle revêtait cette peau comme un déguisement sous lequel disparaissait la véritable Élodie.

Par hasard, je découvris une partie de son secret. À l'époque, je dois le reconnaître, je n'ai pas pris la mesure de ce que j'ai vu. Lors d'un voyage scolaire à Paris, Élodie avait séjourné un week-end à la maison. Férue de littérature comme son père, elle voulait acheter des livres. Je lui proposai de flâner dans le Quartier latin, de librairie en librairie. Mais Élodie avait soigneusement préparé son plan. Au prétexte de visiter le cimetière du Père-Lachaise, qu'elle ne connaissait pas, elle m'entraîna dans le vingtième arrondissement. Elle y avait repéré, me dit-elle, plusieurs libraires de quartier où elle trouverait sûrement des ouvrages à son goût.

Nous entrons dans le cimetière du Père-Lachaise par la porte principale, boulevard Ménilmontant. Je nous revois dans les allées. Nous cheminons avec humilité après avoir lu les inscriptions gravées sur les deux piliers arrondis qui encadrent la porte.

« SPES ILLORVM IMMORTALITATE PLENA EST » - Sapiens III IV

« QVI CREDITIN ME ETIAM SI MORTVVS FVERIT VIVET » - Joan XI

Élodie s'est heureusement procuré une brochure sur le cimetière qui nous a donné la traduction de ces deux phrases.

« L'espérance est pleine d'immortalité ».

« Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra ».

Il y a belle lurette que mes années de latin se sont envolées, ne me laissant qu'un reliquat de connaissances, un joli vernis qui me permet parfois – rarement – de passer pour une érudite. Petite vanité qui me console de ma situation professionnelle plutôt médiocre.

Avec Élodie, je ne me risque pas à ce petit jeu. À seulement 15 ans, grâce à son père et certainement aussi par goût personnel, elle possède une solide culture. Avec elle, je me sens tout à la fois l'enfant et l'adulte. Étrange sensation, ambivalence des sentiments. En fait, Élodie m'intimide, comme tous ceux plus jeunes que moi, qui détiennent à mes yeux cette maturité dont je me sens dépourvue et qui me rend si vulnérable. J'ai souvent ce sentiment désagréable d'être un fêtu de paille ballotté au vent du jugement d'autrui. Qu'un regard dubitatif ou ironique se pose sur moi, tout mon fragile équilibre intérieur s'écroule comme un château de cartes. Je ressemble alors à ces demeures en ruine dont il ne reste que la façade superbe et ridicule à la fois, une devanture magnifique pour cacher la béance de mon existence. Élodie a cette capacité formidable de me traiter comme son égale. Intuitivement, elle a deviné ma fragilité derrière le masque, sans doute parce qu'elle aussi s'est fabriqué un visage imperturbable qui l'aide à faire face aux mesquineries et aux jugements des autres. J'observe à la dérobée son air grave et serein tandis que nous déambulons dans les allées de ce superbe jardin où les vivants croisent les ombres du passé.

J'ai toujours aimé ce parc pour son atmosphère singulière et reposante de musée à ciel ouvert. Certes, c'est un cimetière. Les sépultures qui jalonnent les allées nous le rappellent, s'ils nous arrivent de l'oublier. Mais sous les grands arbres, stèles, tombes, mausolées, simples dalles ou chapelles s'offrent au promeneur comme autant de livres d'images ou d'œuvres d'art. On y croise le grandiose autant que le grandiloquent, le sublime côtoie le grotesque. Parfois, les diaboliques corneilles ajoutent aux ornements en prenant la pose sur un tombeau, du haut d'une croix. Elles nous toisent en gardiennes des lieux, avec l'œil sévère du propriétaire. Les promeneurs familiers marchent lentement. Les touristes, eux, cherchent avec frénésie les tombes célèbres : Édith Piaf, Sarah Bernhardt, Allan Kardec, Jim Morrison ou celles plus récentes de Gilbert Bécaud ou Marie Trintignant.

Chacun semble suivre une quête personnelle. On voit parfois un vieux monsieur en arrêt devant la dalle funéraire d'un inconnu que le temps et l'oubli

ont recouverte de mousse. Une autre fois, j'ai vu une jeune fille s'agenouiller au pied d'une tombe enfantine et y déposer un petit bouquet de fleurs. Je m'étais approchée et avais lu : « À notre Émile, petit ange rappelé à Dieu – 18 août 1851 – 21 août 1851 ».

Ce cimetière semble exalter les sentiments des visiteurs réguliers ou occasionnels. On dit aussi qu'il a une vie nocturne agitée et mystérieuse, mais je n'ai jamais osé franchir les grilles de nuit.

Les images affluent de ce jour particulier. Nous marchons paisiblement, sans but précis, laissant le hasard nous guider. Élodie décide de compter le nombre de sépultures célèbres que nous croiserons. Ainsi, au terme d'une heure de déambulation erratique, nous comptabilisons dix-sept célébrités à notre sortie sur l'avenue Gambetta. Tout « naturellement », en remontant celle-ci, nous atterrissons à La Musardine, une librairie entièrement consacrée à la littérature érotique.

Je ne suis pas dupe du « oh » de surprise feinte par Élodie. Elle me propose d'entrer, par simple curiosité, dit-elle. Cette petite rouerie m'amuse. Son sourire, quand elle pousse la porte, de la librairie me fait penser à celui d'Alice lorsqu'elle tombe dans le puits et découvre les petites fioles magiques qui vont lui permettre de pénétrer au Pays des merveilles. Inquiétude, excitation, gourmandise et ravissement se succèdent dans le miroir de ses prunelles.

Au détour des rayonnages, elle pioche un livre par ici, un autre par-là, l'air parfaitement anodin. Ses mains effleurent les pages d'un geste fébrile et sensuel. Sous l'insistance de mon regard, elle repose parfois brusquement l'ouvrage qu'elle est en train de feuilleter. Poussée par la curiosité, je découvre après elle l'objet de son trouble : Carol⁴ de Patricia Highsmith ou Derrière la porte de Sarah Waters⁵. Des romans choisis, sur les amours saphiques.

Je n'ai jamais parlé de cette promenade à quiconque ni même à Clément. Ce moment m'avait paru presque irréel, comme si nous avions toutes les deux franchi une porte ouvrant sur un autre monde, un vortex symbolique. Élodie m'avait fait confiance et je ne pouvais la trahir. Il me semblait inconcevable de raconter à autrui l'intimité que nous avions partagée, et surtout pas à son père.

Jamais, je ne lui ai posé de question. Curieuse de m'initier à cet univers inconnu de moi, j'ai acheté plus tard un de ces livres sur l'érotisme féminin.

Thérèse et Isabelle de Violette Leduc, qui fut passionnément amoureuse de Simone de Beauvoir, raconte la passion physique de deux adolescentes dans un pensionnat. J'avoue que cette lecture a radicalement changé mon regard sur la sexualité entre filles et fut sans doute à l'origine d'une ou deux tentatives d'expériences féminines.

Il y a peu de temps, Élodie m'a offert *Amours*, de Léonor de Récondo. J'ai reçu son cadeau comme un signe de reconnaissance de notre complicité lors de cette journée particulière. Bien que nous n'ayons pas entretenu une relation étroite et régulière au long de toutes ces années, un lien inexplicable demeure entre nous.

J'ai une théorie depuis que je vois vivre Clément et sa famille, depuis que j'analyse nos différences de comportement. Que nous soyons nourris par l'amour inconditionnel de nos parents ou affamés par le manque, privés de leurs mots de tendresse, de leurs gestes rassurants, nous sommes tous des ogres assoiffés d'amour. Mais notre soif s'exprime différemment. Nourris au lait de l'affection maternelle, nous devenons des ogres-vampires, nous délectant du sang des vivants pour en tirer leur force vitale. Nous sommes mus par un besoin inextinguible d'être aimés. Est-ce pour retrouver cet amour inconditionnel que je porte si haut les sentiments amoureux et amicaux ? Au banquet de l'amour, je veux boire le sang de l'être aimé, scellant par cet échange biblique et païen une union irrévocable. Je refuse les relations insipides, frelatées, les sentiments en conserve. Je ne veux que des gestes sublimes, des déclarations d'amour magnifiques, des vibrations cosmiques.

« Le meilleur ou rien ! » pourrait être ma devise.

Tous les ogres en mal d'amour comme Clément se métamorphosent en « loups-garous ». Mi-hommes, mi-loups, ceux-là cherchent inlassablement cette « chaleur » humaine dont ils ont été privés dans leur enfance. Ils construisent leur vie autour de ce manque. Pourvus des qualités fantastiques de leur animal totem, ils portent sur le monde et les autres, un regard ambivalent comme l'est leur double nature. Humain, trop humain, le loup en eux se méfie de cette humanité qu'il n'a pas connue à la naissance. Solitaires parce que différents, impitoyables pour ceux qui ne les comprennent pas, ils protègent leur clan et vivent retranchés au sein de leur famille. « Avec moi ou contre moi ! » pourrait être leur devise.